

LE PARADIS TERRESTRE DES PHOQUES.

Des gens qui font parler d'eux de ce temps-ci, ce sont les phoques. Il y a quelques années déjà, l'Angleterre et les États-Unis en vinrent tout près de faire tonner leurs canons au-dessus de leurs troupeaux épouvantés ; et aujourd'hui, l'éloquence de leurs meilleurs diplomates, réunis à Paris, va porter jusqu'aux confins du monde civilisé, avec les noms de ces innocentes créatures, l'histoire navrante de leur infortune et de la cruauté avec laquelle elles sont immolées à la rapacité de l'homme.

Point n'est notre intention d'entrer dans le débat : quelle que fût notre décision, nous sommes certains qu'on ne l'accepterait pas. Mais il nous a paru assez intéressant de réunir et de faire connaître les informations que ces débats ont fait donner sur les us et coutumes de ces amphibies.

Le phoque ou veau marin, le *callorhinus ursinus* des zoologistes, a une peau veloutée, au poil fin, d'un gris brun plus ou moins foncé, très recherchée pour les parements d'habits de luxe et aussi comme protection contre le froid. Au reste, qui de nos lecteurs et lectrices n'a joui du bonheur des personnes assez riches pour se payer cet article, s'ils ne se le sont pas donné eux-mêmes ? On l'appelle aussi *loutre de mer*, à cause d'une certaine ressemblance entre sa fourrure et celle de la loutre des rivières et des lacs ; mais, de grâce ! ne pas confondre l'une pour l'autre.

Ces pauvres phoques avaient un droit spécial à la sympathie : ils sont les derniers survivants d'espèces désormais introuvables. Mais qu'est ce cri du cœur en face de la soif de l'or ? Aussi, décimés par les chasseurs, ils n'ont plus, pour se réfugier et perpétuer leur race, que deux petites îles et quelques rochers, situés au nord-ouest des îles Aleutie et connus sous le nom d'archipel de Prybiloff.

C'est vers cet asile que, chaque année, au printemps, les phoques retournent, au nombre de cinq à dix millions, après avoir hiverné dans des parages inconnus. Les mères y donnent le jour à leurs petits et les nouvelles familles s'y constituent avec des mœurs toutes particulières dues à l'instinct de ces animaux et à la disposition des lieux.

L'immigration commence en mai par l'arrivée d'un nombre de mâles relativement assez petit ; mais ce sont les plus hardis, les plus robustes et les plus belliqueux de ces animaux, pesant environ cinq cents livres chacun et longs de six pieds. S'ils arrivent si tôt, c'est afin de prendre place sur la grève et plus tard d'y pouvoir établir leur troupe ; mais, comme la grève est peu étendue, à peine sont-ils arrivés qu'ils se livrent des combats acharnés. Les vainqueurs prennent possession du rivage, tandis que les vaincus occupent la seconde ou troisième ligne et que les plus faibles se retirent dans l'intérieur des terres. La grève est le poste préféré, non seulement parce que c'est là qu'abordent les phoques de race, mais aussi parce que les mères peuvent, tout en allaitant leurs petits, y pourvoir facilement à leur subsistance. Une autre raison de cette préférence est la facilité qu'y trouvent les phoques à donner à leurs petits des leçons de natation, car c'est une erreur de croire qu'ils naissent des nageurs expérimentés.

Quand les luttes ont cessé et que les combattants se sont résignés à leur sort, la seconde immigration a lieu.

Elle se compose des mères, des jeunes épouses, de tous les jeunes des deux sexes et aussi d'un très grand nombre d'adultes qui n'ont pas eu le courage de se mesurer avec les sacripants de l'avant-garde, ni de risquer leur peau dans une bataille de trois mois.

Quelle qu'en puisse être la raison, la plupart des mâles renoncent de bon cœur aux honneurs de la paternité ; mais ils ne renoncent pas pour cela à venir, avec le reste de la nation, passer l'été dans le paradis terrestre de Prybiloff. Une fois là, pour n'avoir de querelles avec personne, ils se retirent discrètement et vivent compères et compagnons avec les plus jeunes, soit derrière les dernières lignes des familles, soit sur un point isolé de la plage. Nul ne viendra leur chercher noise, quelque querelleur qu'il soit, pour la bonne raison qu'ils forment des peuples de cinq cent mille individus, couvrant l'espace sur une étendue de bien des milles, semblables à une mer houleuse par l'agitation de leurs corps et le bruit assourdissant de leurs cris.

C'est sur la peau de ces célibataires que les chasseurs spéculent pour le paiement de leur tribut annuel. Au reste, la chasse en est des plus faciles, grâce à la mansuétude de leur caractère et à l'impossibilité où ils sont de fuir sur la terre ferme. À l'aube, vers les deux heures du matin, quatre ou cinq des habitants des îles Aleutie se rendent sur le rivage et barrent le passage entre un de ces troupeaux et la mer. Quelques cris et quelques coups de bâton leur suffisent pour faire filer devant eux des milliers de ces animaux sans défense. Ils se traînent comme ils peuvent, en s'aidant de leurs nageoires antérieures ; comme la fatigue nuit à la bonté de la fourrure, on les laisse souvent se reposer. Arrivés au champ du carnage, ils sont séparés en groupes de cent ou cent cinquante individus ; les femelles et les autres dont la peau n'est pas en un état satisfaisant, sont laissés retourner librement à la mer, mais le reste est immolé d'un coup de massue sur la tête, jusqu'à ce que le chiffre de cent mille peaux, dues chaque année au gouvernement, ait été atteint. Pour qui désirerait connaître la valeur de ce tribut payé par les phoques de la mer de Behring, nous dirons que ces peaux représentent une valeur de deux à trois millions de piastres pour le trésor public et deux fois cette somme pour les marchands qui les vendent.

Si la compagnie concessionnaire était seule à se livrer à cette chasse, cette espèce intéressante d'amphibies pourrait être conservée et paierait pendant des siècles son tribut au roi de la mer et de la terre. Malheureusement, d'autres chasseurs sont venus et, s'autorisant de cette loi internationale qui veut que la mer soit libre à trois milles des côtes, ils ont tué indistinctement mâles et femelles, jeunes et vieux, et compromis ainsi l'existence même des phoques. On sait que les États-Unis défendirent cette chasse et se saisirent de deux navires anglais. C'était une œuvre pie aux yeux des naturalistes, un crime international aux yeux des diplomates.

Espérons que, dans la conférence de Paris, les ministres plénipotentiaires auront trouvé le moyen de concilier ensemble les intérêts des deux nations rivales et ceux non moins sacrés pour nous des pauvres persécutés du Nord.